

Cette crainte de Dieu, qui n'est pas la crainte de l'esclave, mais qui est faite d'amour et de respect, s'impose aux gouvernements comme aux individus ; elle est de mise aussi bien dans le grand jour des actes publics que dans l'intimité de la conscience et du foyer familial. Ainsi le comprend-on aux Etats-Unis. Comme M. Roosevelt, M. Wilson invoque Dieu dans les actes solennels et officiels de la vie de la nation. Dieu a sa place d'honneur dans le gouvernement du pays américain.

Un fait significatif en témoignait dernièrement à Paris. Le 4 juillet, jour de l'Indépendance, au banquet qu'offrait au Palais d'Orsay la chambre de commerce américaine, et auquel assistaient le maréchal Joffre, le général Pershing, les ambassadeurs et tous les ministres français, le pasteur Watson récitait avant le repas la prière qui fut écoutée debout par tous.

Nous aimerions à penser que les représentants de la France s'associèrent du fond de leur cœur à cet acte religieux. Plus probablement ils ont simplement, en gens de bonne compagnie, fait acte de courtoisie envers leurs hôtes américains. C'est fort bien. Mais les croyances des chrétiens de France ne seraient-elles pas, en des circonstances semblables, respectées par nos gouvernants tout aussi bien que celles de nos alliés d'Amérique ?

C'est une leçon que, sans y mettre d'intention, et simplement en vivant chez nous leur vie nationale quotidienne, nos nouveaux frères d'armes viennent de donner à ceux qui dirigent notre vie nationale, à nous-mêmes, Français. Puisse-t-elle être comprise ! Puissent ceux qui commandent la France se souvenir que les nations comme les hommes ont un maître qui est aussi un père et qu'elles doivent saluer comme leur maître et leur père ! Puissent-ils se souvenir que c'est de Dieu que viennent, pour les peuples, la force et la victoire, comme le pain de chaque jour !

*Le Gaulois de Paris.*